

DELOREAN



LA DELOREAN C'EST BIEN SÛR LA VOITURE DE *RETOUR VERS LE FUTUR* QUI PERMETTAIT DE VOYAGER DANS LE TEMPS AU JEUNE ET MYTHIQUE MAC FLY... NOS MAC FLY À NOUS ONT BIEN LA TÊTE DE L'EMPLOI, AVEC CE QU'IL FAUT DE CANDEUR POUR SE FAIRE UN TRIP À TRAVERS LES ÂGES — TRÈS PRÉCISÉMENT LES ANNÉES 80 SANS OUBLIER UN ARRÊT PROLONGÉ À LA STATION ROBERT SMITH. DE ZARAUTZ SUR LA CÔTE BASQUE ESPAGNOLE OÙ ILS ONT GRANDI ET ASSURÉ LEURS PREMIÈRES NOTES, À BARCELONE OÙ ILS VIVENT DÉSORMAIS, LES DELOREAN ONT ÉLABORÉ UN FLAMBOYANT DEUXIÈME ALBUM ÉPONYME QUI RAPPELLE LES MEILLEURS OPUS DE THE RAPTURE. DES BASQUES POST-PUNK EN ANGLAIS DANS LE TEXTE, PRÊTS À DÉPASSER BIEN DES FRONTIÈRES.

TEXTE PAR E. LAMEIGNÈRE.
PHOTOS DR.

Ekhi (à droite sur la photo ci-dessus), chanteur et bassiste de Delorean, nous reçoit à la terrasse d'un café, sur la plage de Zarautz, petite station balnéaire à vingt kilomètres de Saint-Sébastien. Les enfants piaillent, les touristes se goinfrent de *bacalao al pil-pil*, et l'on essaie désespérément de s'envoyer une bière avant le début de l'entretien. Les autres (Unai, Thomas et Igor) font la sieste ou sont allés loin de la plage centrale batifoler dans les vagues. Ils sont en vacances à la maison, de retour après une nouvelle année à Barcelone.

Là où toute la jeunesse européenne aime se déniaiser, les Delorean commencent à étouffer. « *De Barcelone, je veux m'en aller le plus vite possible...* » nous précise Ekhi. Il poursuit : « *C'est assez difficile d'y vivre quand tu as un niveau économique moyen, surtout pour louer*

des appartements... Il y a énormément de gens d'Europe du Nord ce qui fait monter les prix... Si je trouve une autre ville comme Barcelone, j'y vais... ». Même si l'on reconnaît que l'invasion d'allochtones folklorise la ville chaque année un peu plus, on se permet de douter de son hypothèse... Cependant, Ekhi rappelle un fait capital lorsque l'on s'est lancé dans la voie plus qu'incertaine du rock n' roll : « *On ne joue pas beaucoup là-bas. Notre scène c'est plutôt Saint-Sébastien et sa région. J'y suis né et ça fait quelques années que je suis parti étudier en Catalogne. La plupart d'entre nous est resté à Zarautz pendant quelques temps, mais maintenant nous sommes tous là-bas.* »

Ekhi nous rappelle que « *la référence à la Delorean est évidemment liée à Retour vers le futur et au genre de*

musique que l'on fait. Il est assez évident que nous avons écouté beaucoup de Cure et d'électro, mais nous avons également baigné dans pas mal de punk. Aujourd'hui, à la maison, nous n'écoutons pratiquement plus que de l'électro même si nous continuons à jouer avec des instruments qui sonnent rock. De plus, il m'apparaît évident de chanter et d'écrire en anglais. C'est en espagnol que cela me serait vraiment difficile... » Pour autant, les Delorean se garde bien de toute vision parodique : « *Pour écrire en anglais, je me sers souvent de coupures de presse, et j'essaie d'éviter les lieux communs du rock... La musique quant à elle est souvent composée à partir de sessions d'impro dans notre local* ».

En plein revival rock mondial (sauf en Espagne puisque le rock y a toujours tenu une place prépondérante), l'Europe devrait ouvrir les bras à leur énergie scénique à l'exact opposé de leur nonchalance quotidienne. « *Nous avons joué en Allemagne et devons faire une tournée au Norvège et en Suède... Je connais pas mal de groupes suédois, car là-bas, il y a toujours eu une scène rock vraiment au top. Nous avons également passé trois semaines à Mexico City qui ont été complètement folles et nous ont pas mal ruinés — nous continuons encore de les payer ! — mais c'était assez génial...* » Le disque a été enregistré à Barcelone. « *Nous l'avons sorti en Italie, au Japon, en Allemagne, et au Mexique sur de petits labels indépendants. Ce sont surtout les concerts qui nous font exister, et nous ont fait prendre un niveau plus important, surtout à l'égard des festivals auxquels nous avons participé. On a aussi une vidéo qui passe sur MTV et des titres sur RN3 (LA radio nationale espagnole sans aucun équivalent en France tant par sa diversité que par sa qualité de programmation sans pubs NDLR). Oui, on a eu pas mal de promo en Espagne, mais en fait, je ne m'en rends pas bien compte car je ne lis pas beaucoup de magazines, ni ne regarde la télé ou écoute la radio... Ce sont les gens autour de nous qui nous en parle.* »

Une méfiance à l'égard de l'âge médiatique bien compréhensible ; étudiant en philosophie, Ekhi vient d'attaquer *L'Internationale situationniste* de Guy Debord, après s'être avalé une biographie du maître à penser. Sans néanmoins, perdre de vue, le désir profond d'exploser un jour et de connaître le succès : « *Il nous faut vraiment passer à un niveau totalement professionnel car il est très difficile de concilier des petits boulots et les tournées... Pour l'instant, même si on travaille jusqu'à cet hiver, nous continuons de payer le Mexique. Nous allons enregistrer en septembre notre nouvel album juste avant que le batteur ne parte six mois vivre au Japon (le chanceux ! NDLR) et ainsi essayer de sortir du secteur underground dans lequel on aimerait nous enfermer.* »

DELOREAN CHEZ BCORERDISC
WWW.DELOREANROCK.COM

BLACK MOUNTAIN

LE CANADA VA-T-IL DÉTRÔNER NEW-YORK EN MATIÈRE DE ROCK QUI DÉMÉNAGE ? AVEC DES TÊTES D’AFFICHE COMME ARCADE FIRE OU DEATH FROM ABOVE 1979, C’EST BIEN PARTI. ET LES BLACK MOUNTAIN, TOUT DROIT VENUS DE VANCOUVER CONFIRME L’EXCEPTION COMME LA RÈGLE. RYTHMIQUES MÉTAL ET PROG ROCK, PSYCHÉDELISME AFFIRMÉ, VOIX FÉMININE SUAVE À LA FÉLINITÉ DIGNE DE PJ HARVEY, LE QUINTETTE NOUS PLONGE DANS L’ESPRIT LIBERTAIRE DES ANNÉES 60 ET 70. AVEC BEAUCOUP DE MONTÉES, ET PEU DE DESCENTES, LEUR PREMIER ALBUM HIMALAYESQUE APPORTE UN PEU DE LA FOLIE AU ROCK ACTUEL, NOUS FAISANT REVIVRE L’HYSTÉRIE ACCOMPAGNANT CHAQUE APPARITION SCÉNIQUE DE KISS. VIVIFIANT !

TEXTE PAR VIOLAINE SCHÜTZ
PHOTOGRAPHIES DE JULIETTE ROBERT

Black Mountain est-il vraiment une formation de 2005 ? Leurs chansons auraient très bien pu naître trente ans plus tôt. En effet, le groupe prend à rebours les tendances du rock branché d’aujourd’hui, tourné principalement vers le courant post-punk de la fin des 70’s. Stephen McBean, le songwriter du groupe, se revendique plutôt de la filiation moins éculée du rock progressif et du heavy métal du début des années 70. « *J’aime jouer avec les clichés du rock’n’roll. Par exemple, dans le morceau comme « No satisfaction », je détourne les paroles des Rolling Stones. Il y a des tonnes de références dans nos titres, mais nous ne les prenons pas au sérieux. Le heavy métal est quelque chose de très impor-*

tant dans notre musique. Je suis un fan absolu de Black Sabbath et de Kiss. J’ai grandi avec Ozzy Osbourne, je l’écoutais tous les jours. Je me prenais pour lui, ado, en jouant de la guitare et en recopiant ses riffs. J’aime aussi les Pink Floyd, Led Zeppelin, Can. C’est en écoutant la radio que j’ai découvert ces classiques du rock. J’aime l’esprit de la musique des années 60 et 70, il y a plus d’espace, d’expérimentation, de recherche. Et puis pour se relaxer, il n’y a pas mieux ! »

Stephen aime tellement ces années-là, qu’il a opté pour la formule hédoniste du collectif artistique (concept 70’s s’il en est). Les cinq membres du groupe, Stephen McBean, Matthew Camirand, Jeremy Schmidt, Amber Webber et Joshua Wells font en effet partie d’une drôle de communauté aux allures de secte, la « Black Mountain Army ». « *C’est un groupe d’amis alcoolos qui habitent à côté et s’impliquent mutuellement dans les projets artistiques de l’autre. On ne se prend vraiment pas au sérieux. Il ne s’agit pas d’un club officiel. Tout le monde peut y rentrer.* » Tout le monde, à condition de savoir faire quelque chose de ses dix doigts. Car les membres de la « Black Mountain Army » peignent, exposent, réalisent des films et (surtout) écrivent des chansons, sous les noms les plus farfelus de Jerk With A Bomb ou de the Pink Mountaintops. Les membres de chaque groupe de la communauté flirtent avec ceux des autres formations (musicalement et sentimentalement), selon un libre échangeisme digne de l’insouciance de





Woodstock. Ce n'est pas pour rien que notre Stephen McBean porte une barbe aussi longue que celle de Jim Morrison version L.A. Woman et voue un culte à la liberté sous toutes ses formes : « Le nom « Black Mountain » vient du Black Mountain College, une école placée de la Caroline du Nord, très connue dans les années 50 et 60. John Cage y donnait des conférences et des happenings, c'était un lieu d'éducation libre, sans structure, avec une ouverture d'esprit totale, qui est allée très loin dans la destruction des conventions. Je me sens très proche de ce courant, et des artistes qui en sont issus. »

Tournés vers le psychédéisme des années « peace and love » et de la Beat Generation, les Black Mountain ne sont pas pour autant dénués de conscience sociale. Ils établissent un lien entre musique et politique, notamment dans leurs textes. « *The war machine keeps on rolling/evil minds and hearts of stone/have you done more/that you can swallow?/lord, won't you set us free* »

chante Stephen, dans *Set Us Free*, une allusion à peine voilée de l'actualité américaine (et par conséquent mondiale). « *La politique est souvent une composante de nos morceaux, commente-il. Nous essayons par ailleurs de nous impliquer dans la vie de la « cité ». Quatre d'entre nous travaillent comme bénévoles dans une sorte d'hôpital psychiatrique de Vancouver. C'est un centre où sont soignés des personnes qui souffrent d'addiction à la drogue ou de problèmes mentaux et qui n'ont pas d'endroit respectable où vivre. Ils ont souvent eu des enfances terribles, et il faut leur apporter beaucoup de compassion. Et surtout, leur laisser entrevoir d'autres options que la religion ou la colère. Le rock peut alors être une manière de transcender le malheur.* » Grâce à leurs envolées de rock psyché, le quintette canadien nous rappelle que même les montagnes les plus noires peuvent être dépassées.

Black Mountain (City Slang/V2)
www.thewaxmuseum.bc.ca/jwab

HUSHPUPIES

BIEN DÉCIDÉS À FAIRE DU BRUIT, LES HUSHPUPIES SORTENT ENFIN LEUR PREMIER ALBUM. ENFIN, PARCE QUE LEUR RENOMMÉE PROCHE DU BUZZ FULGURANT À CHAQUE CONCERT MÉRITAIT BIEN QU'ON POURSUIVE L'ÉNERGIE SUR DISQUE. INVITÉS PAR REDUX POUR LA SOIRÉE DU DC FRENCH ARTIST PROJECT 2005 SUR LA SCÈNE DU NOUVEAU CASINO, ILS ONT MONTRÉ QUE MOD'S RIMAIT AVEC GROS SON DÉCOMPLEXÉ. CES MÉRIDIONAUX GÉNÉREUX SUR SCÈNE ONT DONC TROUVÉ LES INGRÉDIENTS POUR SAISIR LA SAUCE. ET LE ROCK, C'EST LA MÊME CHOSE, ÇA DEMANDE DE TOURNER, TOURNER, ET ENCORE TOURNER...

TEXTE DE E. LAMEIGNÈRE. PHOTOGRAPHIE DE MÉLANIE ELBAZ.

Dans la boutique du batteur des HushPuppies, Franck Pompidor (12 rue Crussol à Paris), trône l'affiche de *Dig !*. Non seulement poster de l'année 2005, *Dig !* est un édifiant documentaire qui retrace sur sept ans le destin croisé de deux groupes de rock de San Francisco. Quelle voie inspire le plus les HushPuppies ? Celle des Dandy Wharols empêtrés dans les concessions du show-business ? Ou celle des Brian Jonestown Massacre (BJM) complètement déconnectés du circuit commercial, se battant avec son public et multipliant les enregistrements indés ? Le chanteur des Hush', Olivier Jourdan sourit : « *Franchement, on a pas vraiment envie de finir comme les BJM, mais en ce qui concerne les Dandy Wharols lorsque tu signes chez Warner, faut pas s'imaginer rester maître de ton destin.* »

Cyrille Sudraud, le guitariste bouillonnant, rappelle les origines de la formation. Car elles leur collent à la peau : « *Cela fait quatre ans que nous avons remonté le groupe à Paris... On est tous de Perpignan, sauf Guillaume (Le Guen) le bassiste, qui est de Bordeaux.* » Méridional mais en anglais pur les paroles... Pour Cyrille, « *cela fait longtemps que des artistes français chantent en anglais mais personne n'y prêtait vraiment attention... Des groupes comme les Variations dans les années 70 se le permettaient sans complexe...* »

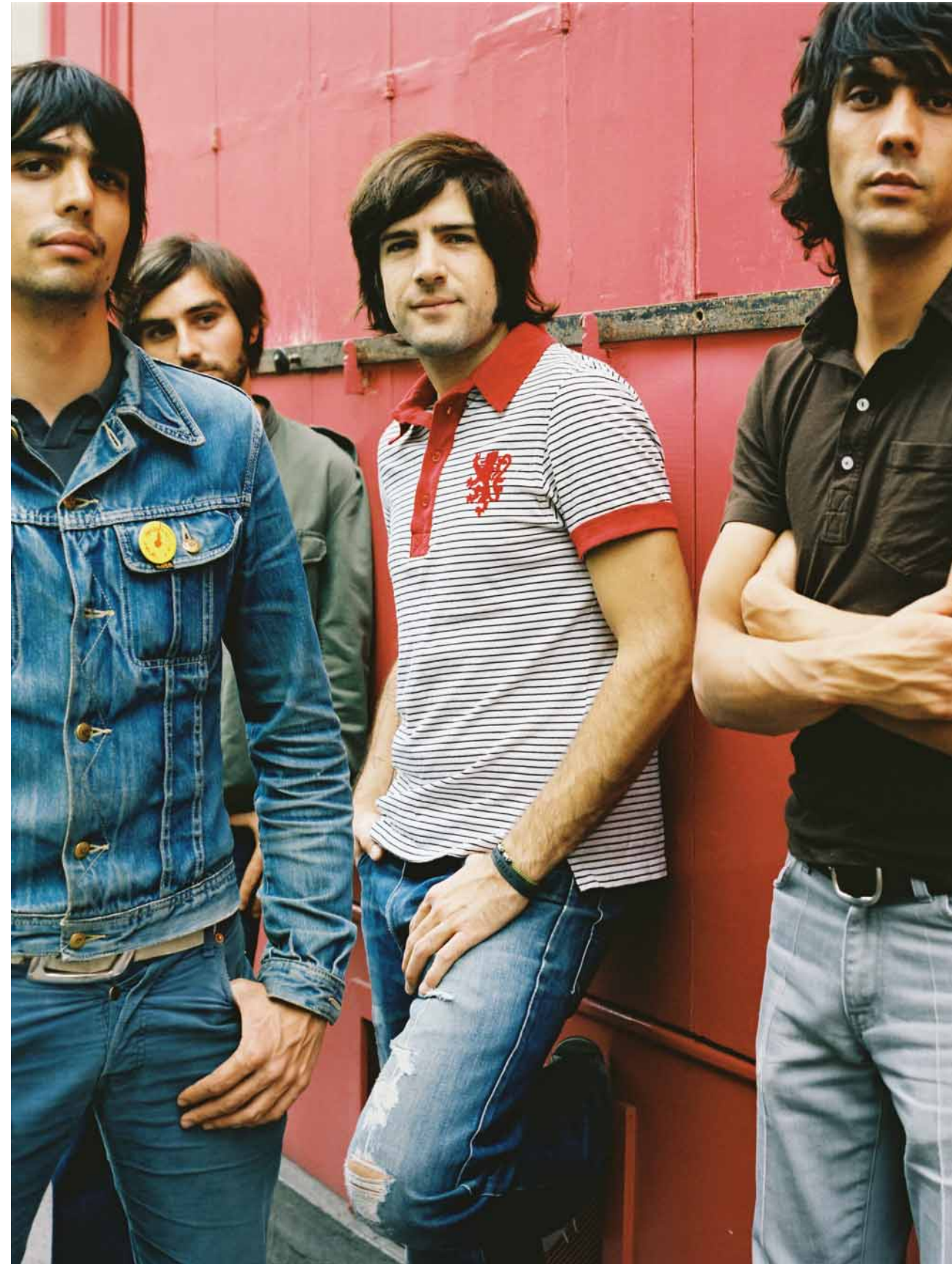
L'autre caractéristique du son HushPuppies est leur refus du *guitar hero* et de ses solos interminables. Au niveau des textes, les refrains ne sont pas non plus légion. L'envie de ne pas s'enfermer dans un format. Olivier précise : « *Il est sûr que nos structures ne sont pas essentiellement basées sur un va-et-vient entre le couplet et le refrain, on nous dit souvent qu'il n'y en a pas du tout, ce n'est pourtant pas notre sentiment.* » Les influences sont par ailleurs claires pour Olivier : « *N'importe quelle compilation des Peebles entre 1978*

et 1980 ! ». « *Tu écoutes encore ça aujourd'hui ?* » s'exclame alors Cyrille, un rien taquin... « *Pas que ça ! En ce moment, j'écoute Baxter Dury, Granddaddy...* » lui répond le chanteur presque agacé. On devine que les sessions sont parfois houleuses, mais que surtout, ils ne s'en plaignent pas le moins du monde. Cyrille se souvient : « *Pendant l'enregistrement, notre ingé nous a sorti des albums merveilleux pour nous montrer les couleurs et les textures... Il y avait notamment un disque de Spirit que j'écoute désormais souvent.* »

Groupe qui a fait son nom sur scène, les HushPuppies ont attendu avant de devoir enregistrer. Une étape qui leur était indispensable pour passer à un niveau supérieur (de salles notamment, on ne se refait pas). « *Tourner dans presque n'importe quelle salle est une assez vieille tradition du groupe de rock qui s'était perdue et qui est revenue avec des personnalités comme les Libertines* » rappelle le guitariste. C'est d'ailleurs l'envie de jouer ensemble qui est l'élément moteur du groupe. « *En fait, nous n'avons jamais trouvé le producteur qu'il nous fallait pour enregistrer un disque donc nous le remettons toujours à plus tard. D'autre part, entre l'enregistrement carré et celui émaillé de défauts, nous aurions penché pour le deuxième, ce qui n'est finalement pas si facile à obtenir.* » Avoir les qualités de ses défauts, difficile dans le business de plus en plus policé de la musique.

On se souvient de Playground chez Catalog ; aussi la signature des HushPuppies sur Diamondtraxx, une maison connue certes pour son éclectisme, mais surtout pour son sérieux penchant électronique, est-elle due là aussi à une tendance ? Pour Cyrille, l'option est évidente : « *Il s'agit d'une opportunité économique pour les labels de musique électronique, car le secteur ne marche pas aussi bien qu'il y a dix ans. Au delà, de leur compétence indéniable, c'est aussi de leur part une volonté de s'ouvrir et de se diversifier.* » Le chanteur finit sa pinte et conclut : « *Benjamin Diamond (boss de Diamondtraxx NDLR) aime probablement autant, voire plus, le rock que la musique électro. Même Octet a eu avant tout un succès pop. Pour certains sceptiques, notre signature sur un label dit électronique n'était qu'une stratégie, voire pour d'autres, le signe que nous allions changer de style ! Mais en fait, tout cela est beaucoup plus simple ! Et nous, au bout du compte, on s'en fout pas mal* ».

HUSHPUPIES THE TRAP (DIAMONDTRAXX)





PAS UN SURNOM, MAIS AU MOINS DEUX. PAS UNE PERSONNALITÉ, MAIS TRÈS EXACTEMENT NEUF. QUANT AUX STYLES, VOUS L'AUREZ COMPRIS, CHEZ NOTRE CHER JEAN NIPON, L'ÉCLECTICISME EST UN MOT D'ORDRE. S'IL AIME LES DOUX ANIMAUX AUX POILS RAS OU COURTS, C'EST QU'IL EST AVANT TOUT UN ARTISTE QUI AIME QU'ON SE FROTTE À LUI ET QUI PARTAGE FACILEMENT L'AFFICHE. PAS SEULEMENT POUR LES BEATS INFERNAX DE SES SETS AVEC DJ WET POUR IMPORTANT YOUTH MOVEMENT (ET OUI ! AÏ EN ENTRETIEN DANS REDUX#9 C'ÉTAIT DÉJÀ LUI), MAIS AUSSI SUR LE PLAN GRAPHIQUE AVEC CUTE GROUNDHOG POUR TEAMTENDO. PERFORMEUR À SES HEURES PERDUES, JEAN NIPON EST UN SPLENDEME WINNER D'UNE ÉPOQUE QUI N'EXISTERA PEUT-ÊTRE JAMAIS. PETITE SÉLECTION DE TOUFFES ET DE TRUFFES —C'EST DE SAISON !— ET INTERVIEW REMIX QUELQUE PART ENTRE MARS ET PLUTON.

PROPOS RECUEILLIS PAR E. LAMEIGNÈRE.

REDUX : COMMENT S'ORGANISE TON TRAVAIL ?

Jean Nipon : Les gens m'appellent, agence ou individu, me proposent un contexte, je réfléchis sur ce qu'il serait efficace de faire, je donne une réponse et ça passe ou pas. Je reste chez moi à travailler, en constante relation avec le client par chat ou e-mail. comme ça je peux bosser de 22h à 7h du mat, sans les inconvénients du bureau...

R : TON TRAVAIL COMMUN AVEC TEAMTENDO ?

JN : On bosse ensemble depuis 1999. On se donne des idées, on fantasme sur ce qu'on aimerait entendre et voir. On fonctionne vraiment sur une esthétique qu'on aime. Peu importe qui fait quoi et comment, on tombe toujours d'accord ! United stuffs !

TEAMTENDO



R : DEPUIS QUAND AS-TU UNE PASSION (GRAPHIQUE S'ENTEND) AVEC LES MARMOTTES ET LES COUGARS ?

JN : J'ai toujours adoré les mascottes, ou les marques de nourriture qui ont un animal comme logo. Lorsque j'étais au Japon, il y avait plein d'illustrations « so cute » d'animaux en tout genre. C'est comme dans la vie, je préfère les bêtes aux humains

R : TU FAIS DES HOMMAGES À L'ANIMATION JAPONAISE. À QUAND UN DESSIN ANIMÉ ?

Ça prend beaucoup de temps, et il faut être vraiment doué, déjà que je me prends la tête pour une seule image, pour 1h de film, je deviendrais fou ! Hayao Miyazaki est un dieu, adorons le tranquillement !

R : QUELLE A ÉTÉ L'ORIGINE DE TA RÉALISATION POUR COCA ? UNE COMMANDE, UN CONCOURS ?

JN : Il s'agissait d'un concours, avec appel d'offre, du Public Système, une boîte avec laquelle je travaille parfois et qui m'a demandé de faire un projet. J'ai gagné et on l'a fait. C'est intéressant de travailler avec des marques énormes, tu apprends la patience et le travail de longue haleine. L'histoire a commencé en juin 2004 pour se finir en février 2005.

- A
- 1 GROUNDHOG HIT THE GIRL
 - 2 I MISS YOU
 - 3 SAVING HAWAII
- B
- 4 JAMMIN, ON TENDO (FIRSTLY WRITTEN BY VICNET) THEN LOVED BY TEAMTENDO)
 - 5 GROUNDHOG EAT THE GIRL LOOSE YOURSELF ANABOL TRANSFORMER DJ ROBOTER REMIX
 - 6 I MISS YOU BOOTYFIED BY VICNET
 - 7 I KISS YOU NAPALMED BY DISCOM

"MISS" ep



deco
deco 009
www.w-deco.com

TEAMTENDO